

—Je parie que non, lui dit quelqu'un.

—Je parie que si ! Donne-m'en une.

On la lui donna.

Il la prit, la tourna gravement entre ses doigts, eut l'air de vouloir la rompre ; puis, se ravisant tout à coup et la fourrant dans sa poche.

—Bien, dit-il, je casserai cela chez moi à tête reposée.

Avant d'être poète, on sait que M. de Musset avait essayé d'être peintre. Il garda longtemps les mœurs excentriques et les fantaisies saugrenues du rapin, connaissant toutes les charges, toutes les scies d'atelier, et les mettant à exécution dans ses moments d'humour.

Il était de la force de ce Marseillais qui, voyant passer un collégien devant sa porte, leva la jambe et lui administra un grand coup de pied juste à la base de l'épine dorsale.

—Eh ! dit le collégien pleurant, qu'est-ce que je vous ai fait ?

—Rien.... Juge si tu m'avais fait quelque chose !

Le poète, à l'heure où nous écrivons, est devenu plus grave. Ou, si vous l'aimez mieux, plus triste. Sa dignité d'académicien lui pèse sur les épaules comme un manteau de plomb.

Alfred de Musset comprend que, s'il a fait assez pour l'Académie, il est loin d'avoir produit suffisamment pour sa gloire.

Mais le *fur niente* l'entraîne.

Il a besoin d'une secousse violente pour raviver entre ses mains le flambeau de la poésie qui va s'éteindre.

Peut-être contribuerons-nous à lui donner cette secousse et à rendre aux lettres françaises un de leurs plus nobles enfants.

Nous te l'avons déjà dit, poète : relève-toi !